

CARNET DE CAMPAGNE DE RAOUL JACQUINOT

DU 6 AOUT AU 23 SEPTEMBRE 1914



Depart de Paris le jeudi 6 Août 1914

Dernier jour de la Mobilisation - Paris à 6 heures du matin, tout le monde debout les hommes sautent vivement en bas du lit, quelques minutes pour la toilette et pour prendre le jus de suite nous reprenons le travail pour les préparatifs de départ - à 8 heures nous sommes rassemblés dans la cour de la Caserne et nous allons partir, nous sommes tous nerveux, nerveux d'impatience car nous voudrions tous hâter la besogne qui nous impose notre devoir de Français et que la Patrie attend de nous

À 9 heures nous quittons la caserne. Les femmes avec leurs enfants et les mamans sont là pour accompagner de leurs adieux les ites qui leur sont chers, et s'efforcent de leur faire encourager les futurs combattants. Dans Paris les adieux des Parisiens à leurs soldats et la gaîté sont en dispartelles, ils nous encouragent par de bonnes paroles et avec le bon cœur habituel des habitants de Paris ils nous donnent tout ce qu'ils ont, bouteilles de vin, paquet de tabac, boîtes d'allumettes, pain, fromage, pains de monnaie etc.

Chers arrivons à la gare de Pantin la nous commençons s'embusquer et il nous allons attendre l'heure où nous devons partir. En attendant nous cassons la croûte avec les victuailles que nous ont enlées dans nos musettes les parents ou amis.

À une heure de l'après-midi un coup de sifflet strident suivi d'une sonnerie de canon nous annoncent que nous partons, à la sortie de la gare les femmes qui bonnes, masculines avaient suivies la colonne agitent une dernière fois leurs mouchoirs en signe d'adieu le moment est ~~un~~ triste les hommes attendent et agitent à leurs tour leurs mouchoirs mais se retournent vivement pour enlever de la main ~~leur~~ ~~et~~ ~~propre~~ ~~honteux~~ pour enlever une larme qu'ils ont la ~~bonne~~ ~~échapper~~

CARNET DE CAMPAGNE DE RAOUL JACQUINOT

6 août départ de Paris pour St Michel
7 août Apremont, 10 km
8 et 9 août Apremont
10 août *Les pages qui suivent sont la transcription fidèle du carnet de campagne tenu par Raoul Jacquinot du 6 Août au 23 Septembre 1914.*

14.15 août Cranaucourt, 20 km
16 août Hantecourt, 5 km
17 août *Un carnet avec une couverture buvard d'un gris rosé, d'une quinzaine de pages recouvertes, recto verso d'une écriture fine, très serrée, rendue presque illisible par les quelques quatre vingt cinq années écoulées....*

23 août Sarcy, 20 km
24 août Luneray, 12 km
25 août *A l'époque où sont écrites ces pages, Raoul Jacquinot, né le 2 Août 1892, a donc tout juste 22 ans.*

27 août Montblainville, 15 km
28 août Baulny, 2 km
29 août Marcy, 19 km
30 août Fosse (thouac) 30 km
31 août Fosse (thouac) bois de sapin 8 km
1er sept Charpenry, 30 km
2 sept Clergy
3 sept Rancourt, 30 km
4 sept Brizeux, 15 km
5 sept Noyat (bis)
6 sept Transcription du carnet

7 sept Documentation

8 sept Cartographie des lieux : l'itinéraire du carnet

9 sept "Premier été", extrait du livre "Paroles de Poilus", illustrant le récit (cf journée du 22 Août 1914).

12 sept Valers aux Vents
13 sept Senact, 15 km
14 sept Senact
15 sept Quelques cartes postales

16.17.18.19 sept D'Aix les Bains (1914, en convalescence) et d'Afrique (1916, comme Sergent instructeur)

CARNET DE CAMPAGNE DE RAOUL JACQUINOT

DÉPART DE PARIS LE JEUDI 6 AOÛT 1914

6 août	départ de Paris pour St Michel
7 août	Apremont, 10 km
8 et 9 août	Apremont
10 août	Mouilly, 35 km
11.12.13 août	Mouilly
14.15 août	Grimaucourt, 28 km
16 août	Hautecourt, 5 km
17 août	Ferme de Broville, 2 km
18.19.20 août	Billy sous Mangiennes, 25 km
21 août	Cosnes Longwy, 40 km
22 août	Bivouac Ouest Longwy
23 août	Sorbey, 20 km
24 août	Mangiennes, 12 km
25 août	Damvillers, 18 km
26 août	Cuizy, 25 km
27 août	Montblainville, 15 km
28 août	Baulny, 2 km
29 août	Marcq, 19 km
30 août	Fossé (bivouac) 30 km
31 août	Fossé (bivouac : bois de sapin) 8 km
1er sept	Charpentry, 30 km
2 sept	Cierges (bivouac) 7 km
3 sept	Rarécourt, 30 km
4 sept	Brizeaux, 15 km
5 sept	Noyer (bivouac)
6 sept	Environs de Revigny (bivouac) 12 km
7.8.9.10.11 sept	2 km de Laimont ; 5 jours dans les tranchées.
12 sept	Villers aux Vents 6 km
13 sept	Senard, 15 km
14 sept	Senades, 13 km
15 sept	Lachalade, 22 km
16.17.18.19 sept	Fours de Paris, 3 km
20 sept	Départ 1 heure de l'après-midi pour environs de Montfaucon
21.22.23 sept	Montfaucon dans les tranchées

DEPART DE PARIS LE JEUDI 6 AOUT 1914

Derniers jours de la mobilisation. Réveil à 6 heures du matin ; tout le monde debout. Les hommes sautent vivement en bas du lit ; quelques minutes pour la toilette et pour prendre le jus, de suite nous reprenons le travail pour les préparatifs du départ.

A 8 heures nous sommes rassemblés dans la cour de la Caserne et nous allons partir, nous sommes très nerveux, nerveux d'impatience car nous voudrions tous hâter la besogne que nous impose notre devoir de Français et que la Patrie attend de nous.

A 9 heures nous quittons la caserne. Les femmes avec leurs enfants et les mamans sont là pour accompagner de leurs adieux les êtres qui leurs sont chers, et feignent d'être gaies pour encourager les futurs combattants. Dans Paris les adieux des Parisiens à leurs soldats et la gaieté sont indescriptibles, ils nous encouragent par de bonnes paroles avec le bon coeur habituel des habitants de Paris, ils nous donnent tout ce qu'ils ont, bouteilles de vin, paquets de tabac, boîtes d'allumettes, pain, fromage, pièces de monnaies etc....

Nous arrivons à la gare de Pantin, là nous commençons l'embarquement et nous allons attendre l'heure où nous devons partir. En attendant nous cassons la croûte avec les victuailles que nous ont entassées dans nos musettes les parents ou amis.

A une heure de l'après-midi un coup de sifflet strident et suivi d'une sonnerie de clairon nous annoncent que nous partons. A la sortie de la gare, les femmes qui bonnes marcheuses avaient suivi la colonne agitent une dernière fois leurs mouchoirs en signe d'adieu, le moment est triste. Les hommes répondent et agitent à leur tour leurs mouchoirs mais se retournent vivement et presque honteux pour essuyer une larme qu'ils ont laissée échapper.

Tout le long du parcours, aux haltes, les femmes de la Croix rouge nous distribuent de l'eau avec de l'alcool de menthe et des fleurs que nous attachons après le wagon, des soeurs de charité nous donnent des médailles pour soi-disant nous parer des coups durs. Espérons que le bon Dieu qui est sur les médailles nous épargnera le spectacle affreux qu'est celui de voir ses camarades tomber à ses cotés.

Voilà déjà 6 heures que nous roulons et partout dans les pays que nous traversons, l'enthousiasme est à son comble, dans le wagon les chanteurs commencent à se fatiguer et le silence se fait à mesure que la nuit descend, l'on allume la lanterne et chacun se cherche une place pour dormir, travail du reste très laborieux car nous sommes 42 dans le wagon, moi je ne me sens pas sommeil et par conséquent je ne me presse pas pour trouver une place, il en résulte que je dois passer toute la nuit sur le coin d'un banc. Je ne dors pas et je réfléchis en fumant des cigarettes. La lanterne à l'huile qui fume et qui projette une lueur blafarde sur les dormeurs qui sont étendus pêle-mêle sur le parquet du wagon, me donne l'impression macabre d'être le seul être vivant parmi des morts. Enfin, je sommeille tout de même mais il

fait un froid de loup et si l'on avait la place l'on se lèverait pour battre la semelle. Enfin le jour tant attendu arrive et avec lui le soleil qui nous réchauffera.

JEUDI 13 AOUT 1914

Le voyage continue et semble interminable, enfin nous arrivons à St Michel à midi. Nous sommes contents de pouvoir marcher pour se dérouiller les jambes. En sortant de la ville nous ferons une grande halte et nous allons cantonner à Apremont le vendredi 7 août.

VENREDI 14 AOUT 1914

SAMEDI 8 AOUT 1914

Départ de Mouilly à 9 heures du matin ; marche très dure, chaleur insupportable.

Réveil à 5 heures. L'on entend le canon au loin mais les coups sont très espacés les uns des autres, nous sommes en place sur la route de Metz , l'on nous fait garder le village et faire des tranchées pour pouvoir le défendre. Nous pensons que c'est de la folie, ne pensant pas que les Prussiens pourraient venir jusque là. Il est l'heure de la soupe et après l'on va se reposer dans un bon lit de paille.

Triste 15 août, nous faisons des travaux de défense et le soir il y a un service

DIMANCHE 9 AOUT 1914

Je suis forcé de veiller toute la nuit pour ne pas que le poste oublie les sentinelles, je prends comme Nous sommes toujours à Apremont et le travail est le même que la veille. dernier 15 août que j'ai passé chez moi.

LUNDI 10 AOUT 1914

DIMANCHE 16 AOUT 1914

Réveil à 1 heure du matin. Départ d'Apremont à 3 heures. La journée ne s'annonce pas brillante, il fait une chaleur insupportable et la marche est très pénible. Les trois quart de mes camarades restent en route , nous tombons comme des malheureux sur les fontaines et sur les seaux que mettent à leur portes les paysans. Nous sommes très fatigués, nous arrivons à Mouilly à 5 heures du soir_ 35 km.

LUNDI 17 AOUT 1914

MARDI 11 AOUT 1914 ferme de Broville à 2 km. Le soleil se montre un peu et j'en profite pour laver mon linge. Tout à coup l'on entend une fusillade très

Nous sommes couchés dans une grange quand nous sommes tirés de notre sommeil par le clairon qui sonne au feu et les cloches qui sonnent le tocsin, c'est une maison du pays qui prend feu, comme par hasard celle qui abritait le drapeau du régiment. Le drapeau est sauvé et personne n'est blessé. Le patron de la maison qui avait aussi abusé des soldats la veille est arrêté.

Dans la journée nous passons quelques inspections, après cela l'on fait sa toilette car l'on en a besoin. Les paysans abusent des soldats et vendent le vin jusqu'à 4f50 le litre, tout est cher, le lait, le pain les oeufs, le jambon ne sont pas pour moi mais pour ceux qui ont de l'argent. Enfin il est l'heure de la soupe et l'on va bientôt se coucher.

Il est au feu mais nous travaillons sur les routes de l'Est ; au Nord, de face à Metz nous sommes face aux Luxembourgs. Cette nouvelle nous fatigue.

MERCREDI 12 AOUT 1914

Garde des issues du village, rien d'intéressant, pays dégoûtant

MERCREDI 12 AOUT 1914

JEUDI 13 AOUT 1914

Même travail que la veille mais la distribution est insuffisante et je vais me coucher le ventre creux.

JEUDI 20 AOUT 1914

VENDREDI 14 AOUT 1914

Départ de Mouilly à 9 heures du matin ; marche très dure, chaleur insupportable ; j'ai les reins écrasés par mon sac et mal au pied. Arrivée à Grimaucourt à 2 heures 28 km.

VENDREDI 21 AOUT 1914

SAMEDI 15 AOUT 1914

Triste 15 août, nous faisons des travaux de défense et le soir il y a un service d'avant- poste, j'y suis, nous sommes 15 et il y en a 13 de saouls ; je suis forcé de veiller toute la nuit pour ne pas que le poste oublie les sentinelles, je prends comme sentinelle avec Rostagno et la nuit il ne fait pas chaud ni gai ; je pense au dernier 15 août que j'ai passé chez moi.

DIMANCHE 16 AOUT 1914

Départ de Grimaucourt pour Hautecourt à 8 heures. Il pleut à torrent et nous rentrons dans la boue jusqu'aux genoux, 3 km qui en paraissent 15.

LUNDI 17 AOUT 1914

Départ de Hautecourt pour la ferme de Broville à 2 km. Le soleil se montre un peu et j'en profite pour laver mon linge. Tout à coup l'on entend une fusillade très nourrie, c'est les avant-postes qui tirent sur un aéro allemand qui vient repérer nos positions (je suis l'homme le plus malheureux du monde car je n'ai pas de tabac).

MARDI 18 AOUT 1914

Départ de Broville à 10 heures, nous marchons pendant 6 heures sur des routes défoncées par de pluie, ce qui est très fatigant. Nous arrivons à Billy sous Mangiennes à 4 heures de l'après-midi où l'on nous apprend que la 130^e d'infanterie a été presque anéantie à 4 km de Pillon. L'on est très fatigués, nous n'avons pas été au feu mais nous traînons sur les routes de l'Est ; au Nord, de face à Metz nous sommes face aux Luxembourg. Cette navette nous fatigue.

MERCREDI 19 AOUT 1914

Garde aux issues du village, l'on ne nous distribue pas de tabac et je ne puis m'en acheter, je suis très malheureux.

JEUDI 20 AOUT 1914

Toujours à Billy sous Mangiennes. Nous montons la garde et nous faisons des tranchées avec Rostagno. Nous lavons notre linge et dans un pré, nous enlevons notre pantalon pour la première fois pour laver notre caleçon.

VENDREDI 21 AOUT 1914

Nous quittons Billy sous Mangiennes, il fait une chaleur insupportable, nous ne savons rien car l'on ne nous renseigne pas sur ce que nous allons faire mais nous voyons que nous nous dirigeons sur Longwy. Plus nous approchons plus l'on entend le canon. Nous sommes contents d'aller au feu, la chaleur nous tue, le temps change et un orage nous prend en route, nous sommes trempés. Enfin nous arrivons à 8 heures du soir en traînant la patte pour voir Longwy en feu. Nous sommes à Cosnes, village à gauche de Longwy, nous avons fait plus de 40 km.

Là, le 46^e d'infanterie nous demande de l'aider, mon commandant accepte et nous sommes sur la lisière d'un bois, nous essayons quelques coups de feu en attendant les ordres, les ordres arrivent : "il faut rentrer dans le bois, charger à la bayonnette parce-qu'il fait nuit et tirer quand l'on pourra voir clair."

Mon commandant a refusé au colonel ce service, le colonel du 46^e disant qu'il ne voulait pas sacrifier son bataillon, nous nous retirons à Cosnes et toute la nuit, les balles allemandes viennent s'écraser sur les murs de l'écurie où nous sommes. Je suis de garde à la porte de l'écurie où une brave femme me fait boire pendant ma faction 3 cafés bien chauds et bien arrosés d'eau de vie. Nous apprenons que les soldats du 46^e se sont tirés dessus dans le bois, cela fait du beau travail.

Nous sommes rassemblés de bonne heure car l'on croit que les prussiens entourent le village, il fait nuit noire et chose qui nous étonne, nous pouvons sortir.

SAMEDI 22 AOUT 1914

Sur nos positions, il nous arrive l'ordre d'aller à Musson, village de Belgique qui est occupé par les prussiens. Mon bataillon est tout seul, les autres doivent suivre, nous sommes compagnie d'avant-garde, nous avons à peine fait 2 km que nous essayons quelques coups de feu. Nous étions en colonne de route, il fallut prendre des dispositions de combat, pendant qu'un chasseur à cheval, le seul que nous avions était allé voir sur la crête, celle qui nous masquait la redoute de Longwy. Là-haut, il fut accueilli par une fusillade mais pu voir que nous avions des prussiens devant nous. Nous montâmes par bonds à la crête mais voilà que sur notre droite une section de mitrailleuses nous prenait de flanc, nous fûmes forcés de rester couchés

dans les betteraves que la rosée avait mouillées et de rester aplatis pendant trois quart d'heure sans voir ceux qui nous tiraient dessus, là si je ne devais pas finir mon cahier de campagne, je n'en serais pas revenu devant notre impuissance. Notre adjudant nous dit " mes petits, il faut battre en retraite.", chose qui fut exécutée non sans peine à nous traîner sur la terre. Je ne pouvais plus avancer et chaque minute nous apportait des meilleures balles qui venaient s'écraser tantôt en avant, tantôt en arrière de moi. Enfin, n'en pouvant plus et restant tout seul, n'ayant pas été assez vif pour me traîner, j'étais exténué de fatigue et je ne pouvais plus avancer, je fus obligé de laisser mon sac et risquant tout pour ne pas rester là tout seul, je me mis sur mes jambes et je m'élançai vers le chemin de la retraite. Je tombe trois fois mais chaque fois il me semble maintenant que c'est quelque bon génie qui me faisait tomber car une fois à terre, la rafale doublait de violence, enfin j'arrive au village de Romain. Je me laisse tomber sur une chaise n'en pouvant plus pendant que l'on pensait les blessés et comptait les malheureux camarades qui ne devaient plus souffrir des cruautés monstrueuses de la guerre.

Là, je pus voir par mes propres yeux, un camarade qui avait une balle (française) dans les reins et qui était à moitié sortie, que à notre droite ceux qui nous mitraillaient étaient des français. Nous avions devant nous les allemands et à notre droite les français qui nous prenant pour l'ennemi nous tiraient dessus. Dans Romain où nous sommes, nous nous occupons des blessés mais voilà que quelqu'un crie " sauve qui peut, voilà les prussiens ", il fallut emmener nos pauvres blessés et les mettre dans les maisons, après cela il fallut défendre le village, nous étions une compagnie. Les allemands étaient l'avant-garde du corps d'armée qui devait nous faire reculer au delà de la Meuse.

Dans le village, nous ne voulions plus tirer de peur des français. Une pauvre femme me voyant qui tirait de sa fenêtre sur les prussiens qui maintenant entraient dans le village, me donna un grand verre d'eau de vie qu'elle prit dans un bocal de cerises, ce qui du reste me remit sur pieds. L'on commanda une charge à la bayonnette et comme je m'élançai pour charger, elle me tenait par le bras, ne voulant pas que je me fasse tuer et disant qu'elle voulait me cacher. Dans la rue, nous ne pouvons charger alors nous nous mettons derrière un petit mur et là on les avait presque au bout de son fusil. L'ordre fut donné de se replier et nous sommes forcés d'abandonner nos blessés dans le village qui commençait à brûler.

Il est des moments qui restent gravés dans la mémoire d'un homme ou dans la minute tragique, il revoit comme dans un rêve tout ce qui lui est cher.

Effectif de ma compagnie avant la bataille : 230 et après : 54.

DIMANCHE 23 AOUT 1914

Dimanche, jour de repos mais pas pour nous. Nous nous réveillons dans le champs où nous avons bivouaqué, transis par le froid, enfin nous allons toucher des vivres, ce n'est pas trop tôt car cela fait 3 jours que nous n'avons rien touché et les jambes commençaient à nous manquer.

Nous retournons au feu en 17^e ligne mais comme d'habitude nous sommes inférieurs en nombre et aussitôt débordés par le nombre sans cesse grossissant des prussiens qui nous affaiblis de plus en plus et leur artillerie aidant, sèment la mort et la panique dans nos rangs. Enfin, nous sommes remplacés par le 119 et le 131 et nous pouvons nous replier tranquillement, c'est à dire tranquillité relative car les allemands nous accompagnent avec leurs obus. Nous arrivons à Sorbey où nous allons coucher dans une grange.

LUNDI 24 AOUT 1914

Nous nous portons en avant pour attaquer l'ennemi et nous sommes en 2^e ligne. Nous sommes parés pour les coups de fusils mais il n'en n'est pas de même pour les obus car les "schrappnels" et les "perentants" nous tombent dessus. Je suis sur une crête avec Rostagno où il lui vient l'heureuse idée de faire une petite tranchée car peut-être 5 minutes après les obus rasaient les herbes dans lesquelles nous étions couchés. Enfin, Rostagno me sert l'apéritif, du "Pernod", qu'il avait pu se procurer. Après quoi, anéantis par la fatigue et les privations, je m'endors et je fais un rêve : " le bruit de la fusillade et du canon dans mon rêve me rappelait le bruit que fait les roues du chemin de fer sur les rails, je me croyais en chemin de fer."

Quand je fus réveillé par un coup dans le bas des reins, comme si l'on me donnait un coup de fusil dans le derrière, aussitôt je dis à Rostagno : " Mon vieux Albert, je suis touché ! ", il regarde mais il ne voit pas de sang. C'est une balle de plomb qui sont dans les " schrapnels " qui par l'éclatement est venue tomber en dessous ma cartouchière de derrière et ne l'a pas traversée, un centimètre plus bas et j'avais les reins traversés. Il nous vient l'ordre de se replier, comme toujours nous ne sommes pas en force. La retraite est difficile et il n'y a qu'un chemin qui est battu par les obus et par les prussiens qui nous fusillent sur le côté. Ils nous avaient tournés. Les blessés et les morts sont nombreux. Mes camarades de l'active commencent à diminuer et bientôt nous allons recevoir de Sens 1000 réservistes pour le régiment.

MARDI 25 AOUT 1914

Rien de nouveau. Nous sommes en réserve et nous reculons d'environ 18 km. Nous arrivons à Romagne les Cotes pour y passer la nuit.

MERCREDI 26 AOUT 1914

Nous partons à 5 heures du matin pour faire une marche de 30 km et aller cantonner à Cuizy sur Meuse.

JEUDI 27 AOUT 1914

Nous partons à 9 heures du matin. Nous passons à Montfaucon à 9 heures du soir pour aller cantonner à Montblainville.

VENDREDI 28 AOUT 1914

Nous partons à 9 heures du matin. Nous passons la journée dans les champs et là je vais voir le docteur pour lui montrer mon bras que je ne peux plus me servir. Il me dit que j'ai de la "laphingite" et il faut m'évacuer.

Vers 6 heures nous quittons nos positions et nous allons cantonner à Baulny.

SAMEDI 29 AOUT 1914

Je vais à la visite et le medecin-chef ne me fait pas évacuer. Il me mit un pansement. Nous partons à 10 heures du matin pour cantonner à 9 heures du soir à Marq.

DIMANCHE 30 AOUT 1914

Réveil à 3 heures du matin. Nous quittons le cantonnement à 5 heures 1/2 pour faire une marche de 40 km et attaquer le soir même au nord de Fossé à 6 heures du soir. Le combat est acharné et les charges à la bayonnette sont fréquentes. Je me trouve en première ligne mélangé avec le 46è. L'ennemi recule, cela nous encourage et nous allons de l'avant. L'on nous tire dessus, l'on nous dit de ne pas tirer, que ce sont des français, nous ne savons quoi faire, nous demandons des officiers, il n'y en a pas.

Nous sommes des aveugles sans chiens mais cette petite victoire nous encourage.

Nous ne quittons pas le terrain si chèrement gagné et là nous entendons les trompettes allemandes sonner le rassemblement et nous voyons des prussiens, qui favorisés par la couleur de leurs costumes et par la nuit, sortent de l'avoine à 5 m de nous pour regagner leur régiment mais pas un ne la regagne. Là, j'ai eu une discussion avec un tambour de la 9è compagnie qui venait de se vanter d'avoir fini un soldat allemand avec son sabre. Nous avons failli nous battre. J'ai vu aussi un camarade du 46è à côté duquel j'étais couché, recevoir une balle dans sa cartouchière et toutes ses cartouches éclater, cela m'a refroidi, de voir celui qui me touchait les coudes se tortiller de douleur et voir que je l'avais réchappé d'une belle façon.

Nos régiments sonnent à leur tour le rassemblement et nous gagnons la direction dans laquelle vient le refrain de son régiment. Ce travail est laborieux car les allemands imitent très grossièrement du reste les sonneries françaises mais cela nous trompe quand même. Je traîne un blessé, un camarade réserviste de ma compagnie. Le caporal Papillon, il a une balle dans la cuisse et a du mal à se traîner. Il me fait promettre de ne pas l'abandonner, chose du reste que ma conscience répudie. En route, nous recevons des feux de salves, les autres courent pour se sauver car il fait nuit noire. Moi, je traîne toujours mon blessé qui veut courir aussi pour échapper aux balles qui sifflent à nos oreilles et j'arrive à lui faire comprendre que si l'on doit se faire toucher ce ne sera pas en courant que l'on évitera le malheur. Nous arrivons à la ferme que nous avons reprise aux allemands, qui est transformée en ambulance et je remets mon camarade qui m'embrasse et voudrait que je reste avec

lui mais mon devoir n'est pas là. Je retrouve ma compagnie et nous restons couchés dans un champ pendant au moins 2 heures. Nous avons eu chaud et maintenant nous avons froid.

Dans ma compagnie, il n'y a plus d'officier. il n'y a qu'un adjudant, Kern, qui nous rassemble et nous fait rentrer dans la ferme, là il y a des blessés par terre, la cour en est pleine, il y en a sur lesquels il y a de grands draps blancs, ce sont des heureux, ils ne souffriront plus, il y en a qui crient, qui pleurent et d'autres qui appellent leur mère.

Là, l'adjudant nous dit qu'il faut mettre la ferme en état de défense et là, l'adjudant commence à perdre la tête, il veut que l'on perce des meurtrières dans les murs, épais de 80 cm et nous n'avons que quelques rares outils, nous ne pouvons nous attaquer à ces murs... Il veut tuer tout le monde, il veut nous attacher au poteau, il est comme fou. L'on trouve des barres de fer et l'on attaque les murs, il trouve que cela fait trop de bruit et nous allons nous coucher dans un champ derrière la ferme.

SAMEDI 3 SEPTEMBRE 1914

LUNDI 31 AOUT 1914

Réveil à 4 heures et il pleut à torrent. C'est le quatrième jour que nous sommes
Réveil à 3 heures, le ventre creux. A 3 heures 1/2, l'ennemi attaque nos avant-postes. Ils ont reçu des renforts et de l'artillerie. Nous sommes débordés par la violence du feu et nous nous replions poussés par le feu de leur artillerie.
Le 2^e corps nous remplace. A 6 heures nous cantonnons à Bayonville.

DIMANCHE 4 SEPTEMBRE 1914

MARDI 1^{er} SEPTEMBRE 1914

Réveil à 4 heures du matin. Départ à 8 heures. Marche sur Révigny où nous
Nous quittons le cantonnement à 7 heures du matin. Marche de 30 km et nous arrivons cantonner à Charpentry à 7 heures du soir.

LUNDI 7 SEPTEMBRE 1914

MERCREDI 2 SEPTEMBRE 1914

Réveil, 3 heures ; départ 4 heures. Marche de 2 km. Nous prenons positions en face
Nous quittons le pays à 6 heures du matin pour passer la journée sur des positions à l'Est de Charpentry. Le soir à 7 heures, nous sommes engagés à notre tour et nous allons prendre le village de Cièrges. En arrivant face au village, la plaine est entièrement balayée par les obus et il me semble que mon bataillon ne pourra jamais passer tellement il y a peu de place. Pour passer le 331 est déjà engagé et les blessés sont nombreux. J'en vois un qui est porté sur deux fusils, il n'a pas l'air de se douter de la gravité de sa blessure, il a les boyaux qui lui pendent du ventre. Tout cela n'est pas pour encourager. Enfin nous nous lançons et nous arrivons au village sans trop de déchets. Là, l'on mit la bayonnette au canon et l'on charge les prussiens qui se sauvent tout étonnés que l'on ait pu passer malgré leurs artilleries. Le village qu'ils quittent est en feu, c'est leur habitude. Nous trouvons une grange et nous restons jusqu'au matin. Les " Schrapnels " tombent toutes là, sur le village.

sont tout détrempés et l'on ne peut pas faire deux pas sans tomber. La réponse arrive : l'on ne connaît plus qu'un mot, il faut tenir colle que colle alors nous tenons jusqu'au lendemain matin ou l'on vient nous relever.

JEUDI 3 SEPTEMBRE 1914

Nous partons à 3 heures du matin, la marche est très dure de 30 km par un temps de pluie. Nous rentrons dans la boue jusqu'aux genoux. Nous traversons Clermont en Argonne et nous arrivons à Rarécourt au cantonnement à 9 heures du soir.

VENREDI 4 SEPTEMBRE 1914

Nous quittons le cantonnement à 5 heures du matin pour aller à Brizeaux où nous cantonnons. Je suis bien malheureux, les autres fument, moi je les regarde.

SAMEDI 5 SEPTEMBRE 1914

Réveil à 4 heures et il pleut à torrent. C'est le quatrième jour que nous sommes trempés. Départ à 5 heures, nous sommes fatigués en nous levant et la route est dure. Nous passons à Triaucourt et nous arrivons au cantonnement à Noyer, après une marche de 25 km. A 7 heures du soir, attaque du Pays par l'artillerie ennemie.

DIMANCHE 6 SEPTEMBRE 1914

Réveil à 4 heures du matin. Départ à 8 heures. Marche sur Révigny où nous bivouaquons après avoir essayé toute la journée des avant-postes ennemis.

LUNDI 7 SEPTEMBRE 1914

Réveil, 3 heures ; départ 4 heures. Marche de 2 km. Nous prenons positions en face Laimont. Notre mission est de tenir coûte que coûte. L'on nous lit le code et l'on nous répète bien que tout homme qui abandonnera son poste ou qui quittera la ligne de feu n'étant pas blessé sera fusillé. Nous sommes dans un bois, l'on nous fait faire des tranchées en lisière. Le soir la 10^e fournit un poste qui pousse jusqu'à 500 m de Laimont qui est occupé par les allemands. Ce soir c'est la 3^e section, la mienne qui est de service. Nous allons sur la crête et là, nous trouvons des tranchées qui ont été faites par des français bien avant nous.

Nous couchons dedans. Mon tour de garde passé, je croyais dormir mais voilà qu'un orage formidable éclate et il pleut à seau. Nous sommes traversés, l'eau coule partout dans le dos, dans le pantalon. On ne peut plus bouger. Le sergent envoie un homme dire au capitaine-commandant le 2^e bataillon, que nous ne pouvons plus tenir et que en cas d'attaque, nous ne pourrions pas nous défendre car les champs sont tout détrempés et l'on ne peut pas faire deux pas sans tomber. La réponse arrive : l'on ne connaît plus qu'un mot, il faut tenir coûte que coûte alors nous tenons jusqu'au lendemain matin où l'on vient nous relever.

Dans l'après-midi, l'on m'annonce qu'il faut que j'aille à la section de mitrailleuses car il manque un Caporal, qui avait été blessé. La veille, un obus était tombé sur la

MARDI 8 SEPTEMBRE 1914

Nous restons dans les tranchées en lisière du bois ; l'artillerie allemande nous bombarde et les blessés et les morts sont déjà légion.

MERCREDI 9 SEPTEMBRE 1914

Toujours dans les tranchées, les allemands nous bombardent toujours et nous ne pouvons pas avec nos fusils nous défendre. C'est un duel d'artillerie mais les allemands ne trouvant pas notre artillerie, tirent dans le bois et c'est nous qui prenons. Le nombre de blessés et de morts augmente mais il faut tenir.

SAMEDI 12 SEPTEMBRE 1914

JEUDI 10 SEPTEMBRE 1914

Même situation. Nous sommes bombardés sans pouvoir se défendre. Le matin, l'on m'annonce que le commandant me demande mais je ne me presse pas d'y aller. Je reste jusqu'au soir avec mes camarades de section après quoi je me mets en route pour aller voir ce qu'il me veut. Le commandant était à l'autre bout du bois et je m'y suis repris par trois fois pour effectuer le trajet, trois fois je suis parti, trois fois j'ai été forcé de revenir sur mes pas tellement les obus tombaient serrés dans le bois. Enfin, j'arrive à ma compagnie où je vois l'adjudant faisant fonction de capitaine, et m'annonce que je suis proposé comme Caporal et m'indique le chemin. L'endroit était le plus bombardé. Il ne restait plus rien des chemins que nous avions faits dans le bois ; il n'y avait plus un arbre debout et il fallait un travail surnaturel pour avancer. Enfin j'arrive à une espèce de clairière où il y avait des trous d'obus et dedans et tout autour, ce n'était que des malheureux qui avaient été tués . Il commençait à faire nuit et la vue de ces morts m'avait impressionné. Je croyais à chaque pas, marcher sur quelque chose de mou.

Enfin, j'arrive au Commandant et là, il me sert la main et me félicite pour ma nomination. Il fallait retourner à ma compagnie mais la pensée de passer dans le bois m'effrayait et je pris la route, qui était constamment battue par l'artillerie allemande, préférant le danger de la route au spectacle du bois.

VENDREDI 11 SEPTEMBRE 1914

Le matin, le réveil n'est pas donné car personne ne dort. Tout le monde est impressionné de connaître le nombre de copains du bataillon qui restent sur le terrain à côté de nous. L'on se sent mal à son aise.

Le matin, l'on nous distribue de l'eau de vie et cela nous remet, le génie vient nous faire des tranchées-abris ; il est temps depuis cinq jours que nous tenons dans ces bois. Là, un sergent de génie qui avait vu mon briquet à essence, le trouvait à son goût alors il me vient l'idée de me procurer du tabac comme il en avait un paquet. Je lui proposais le briquet auquel il tenait tant contre une pincée de tabac et ce jour là, je fus l'homme le plus heureux du monde.

Dans l'après-midi, l'on m'annonce qu'il faut que j'aille à la section de mitrailleuses car il manque un Caporal, qui avait été blessé. La veille, un obus était tombé sur la pièce et l'avait mise en miettes et par bonheur il n'y avait qu'un seul blessé.

Je prends de suite mes fonctions de Caporal et le soir, à 10 heures, il pleut à torrent. Nous prenons à la place du 46 (régiment entier et nous un bataillon), qui avait peur de s'aventurer trop, le village de Lément, là nous cantonnons dans le peu de maisons où les prussiens n'ont pas mis le feu. Là, nous trouvons un malheureux lapin et l'on le fait cuire ; un autre trouve des bouteilles que les prussiens avaient cachées sous leurs pailles, il y a du vin et des pois en conserve. Nous ne nous sommes pas couchés, nous avons mangé notre lapin à 22, heureusement qu'il y avait des petits pois.

Le matin, l'on a bu le café et nous avons touché de l'eau de vie, nous avons pris la pause-café.

SAMEDI 12 SEPTEMBRE 1914

Au matin, les prussiens reculent. Il paraît que c'est la retraite complète. Notre mitrailleuse est en batterie sur une crête et fauche tous les prussiens qui sortent de leurs tranchées. Leurs canons protègent leur retraite et les obus passent bien près de la ferme où j'ai garé mes 9 chevaux.

A 10 heures du matin l'on retourne au cantonnement où un cuisinier de fortune nous arrange dans une marmite des lapins trouvés dans les maisons. Dans les caves, il y a encore du bon vin mais il a un peu souffert de l'incendie.

Le tantôt, je vais avec le cycliste de la section visiter les tranchées des allemands. Elles sont pleines de bouteilles de vin, d'eau de vie... ils avaient peur d'avoir soif ! Dans leur précipitation ils ont oublié des fusils, des casques, des sabres, des cartouches. L'on ramène ce que l'on peut aux copains et chacun se partage les trophées.

Le soir, dîner superbe. Il y a deux "beaux" oies et des haricots verts, du vin à discrétion, enfin tout le monde en a plein le ventre et pour finir cette belle journée, l'on a touché un paquet de 50 g de tabac.

A 9 heures du soir, l'on se mit en route. Nous allons de l'avant maintenant. Nous allons cantonner à Villers-aux-Vents. Après une marche dans la boue, nous arrivons au Pays : il ne reste plus une maison debout, tout est en feu, nous sommes forcés d'aller plus loin où nous trouvons juste une grange pour mon bataillon. Il faut passer la nuit debout, c'est encore heureux car dehors il pleut à torrent.

DIMANCHE 13 SEPTEMBRE 1914

Départ à 5 heures du matin. Nous chassons les prussiens devant nous et le soir nous passons à Triaucourt pour cantonner à Senard.

LUNDI 14 SEPTEMBRE 1914

Départ à 5 heures. Marche de 20 km pour cantonner à Senades

MARDI 15 SEPTEMBRE 1914

Départ de Senades, 4 h. 1/2 du matin pour prendre position au Nord - Est de Clermont en Argonne. A 6 heures du soir, départ de nos positions pour aller cantonner à 11 heures du soir à Lachalade. Il pleut toujours.

MERCREDI 16 SEPTEMBRE 1914

Départ , 4 h.1/2 pour prendre positions aux Fours de Paris et tenir coûte que coûte. Nous cantonnons dans un petit château.

DIMANCHE 20 SEPTEMBRE 1914

Nous quittons à 1 heure de l'après-midi le petit château dans lequel nous cantonnons. Le temps , qui ce matin paraissait se remettre, se couvre et la pluie recommence de plus belle.

La vie au château était bonne car nous faisons de la cuisine et je couchais dans une chambre sur un sommier mais malheureusement le bon temps ne dure pas. Nous nous mettons en route sous une pluie battante. Il faut se dissimuler à la vue de l'ennemi et pour cela nous passons à travers bois. La pluie qui tombe depuis plus d'une semaine ne peut plus s'écouler et nous traversons de véritables lacs qui vous glacent les pieds et les jambes.

Le soir nous faisons bivouac dans un bois mais nous devons repartir à minuit et c'est par une nuit noire que nous marchons. La route est pleine d'eau et trouée par les obus et à chaque instant c'est un copain qui tombe dans un de ces trous souvent profonds de 1 m et plein d'eau. Enfin nous arrivons devant Montfaucon que nous devons reprendre.

LUNDI 21 SEPTEMBRE 1914

Nous prenons place dans les tranchées à moitié pleines d'eau et c'est grelottant et transis par le froid que là, nous allons attendre l'heure où l'on s'élancera pour reprendre la ville ce qui est un véritable effort. Nous n'avons pas dormi, nous sommes mouillés jusqu'aux os et nous avons presque tous la diarrhée. Ce n'est plus des soldats qui vont aller au feu, c'est de véritables loques humaines.

J'écris cette page dans le bois où nous sommes retranchés et les obus sifflent au dessus de nous sans arrêts.

DEPART POUR MONTFAUCON (MEUSE)

Nous venons de passer trois jours presque heureux dans un château à Fours de Paris où nous pouvons faire de la cuisine et coucher sur un sommier. Les allemands, de temps en temps, nous lancent un de leurs gros obus mais c'est sans suite. Enfin nous quittons Fours de Paris (Meuse) le 20 septembre à 1 heure de l'après-midi. La route est longue et nous traînons la patte, mes dix chevaux de la section de munitions pour mitrailleurs, sont très abattus aussi, la plupart sont déferrés et d'autres sont penchés de douleur.

Il faut souvent déblayer la route que les allemands ont obstruée derrière eux. Tout ce travail sous une pluie battante est très fatigant. Ensuite nous quittons la route pour prendre à travers champs, là, la marche est presque impossible tant la terre est détrempée, nous rentrons jusqu'aux genoux dans la boue.

Enfin nous arrivons près d'une vieille ferme dans un bois, il est 8 heures du soir, là, il y a le train de ravitaillement ; nous devons toucher rien que de la viande, c'est mon jour pour aller aux distributions et je ne prends qu'un homme pour venir avec moi, c'est Landry. Mais une fois là il faut tout toucher et je suis bien embarrassé pour transporter tout, surtout que la section est partie dans le bois pour pouvoir allumer du feu et je ne sais pas où ; il faut attendre que l'on vienne au devant de nous avec des lanternes. En route, l'on ne voit pas bien clair, nous rentrons dans les ruisseaux où nous bûchons dans des racines. Enfin nous arrivons à la section où la pluie qui a cessé de tomber leur a permis d'allumer un bon feu où nous nous réchauffons pendant que le cuisinier nous fait du bon fricot et du jus. Nous devons repartir à minuit, nous allons entretenir notre feu jusqu'au départ mais la pluie reprend, nous nous couvrons avec des sacs qui ne sont pas long à être traversés par l'eau.

Enfin nous partons et nous commençons seulement à trouver que l'on ne nous épargne guère. Il fait une nuit noire et à chaque arrêt nous montons dessus. Les routes sont inondées et pleines de trous d'obus qui sont pleins d'eau et quand nous tombons dedans, nous avons de l'eau boueuse jusqu'au ventre : enfin, nous sommes éreintés et nous avons sommeil.

Nous arrivons devant Montfaucon et nous nous mettons dans les tranchées pleines de boue. Commencent le 22 septembre les hostilités autour de Montfaucon.

Dans les tranchées nous prenons des dispositions pour bien se couvrir des obus car les allemands commencent à nous les envoyer sans compter ; ils ne nous ont pas encore repérés et ils lancent assez loin de nous mais les éclats viennent bien nous

rendre visite avec leurs sifflements sinistres mais par bonheur personne n'est touché, mais voilà maintenant que la fusillade bat son plein. Il faut ravitailler mes pièces sous le feu nourri des canons et des fusils prussiens et c'est à qui parmi mes hommes viendra avec moi. Tout le monde est brave car maintenant nous n'avons plus le souci du danger, notre plus grand souci est de chasser de chez nous ces bandits de boches...Mais l'on nous donne l'ordre de se replier car nous ne sommes pas en force pour garder nos positions et c'est sous une mitraille d'enfer qu'ils nous accompagnent. Les hommes passent partout mais mes dix chevaux ne passent que sur de larges sentiers et c'est après les derniers que la section de mitrailleuses marche.

Enfin il faut prendre position sur une crête dans un bois, là, les balles sifflent de tous cotés et je me demande si l'on en sortira.

Voilà un copain qui arrive, il a du sang plein la figure et je reconnais Sandz. Il a de la chance car c'est une balle explosible qui a éclaté sur un arbre et il n'a reçu qu'un petit éclat sur la tête et c'est sans gravité, nous le pansons et il s'en va à l'ambulance. Notre position est mauvaise, nous ne pouvons pas mettre en batterie et maintenant, sortir de là où nous sommes isolés nous semble de plus en plus problématique.

Un cheval est blessé mais il tient debout quand même. Après cela c'est un bon camarade, qui le matin même me parlait encore de la libération qui devait être le 23 septembre, pauvre Leroy, il a été libéré le 22 par une balle qui lui traversa la tête. Enfin nous essayons de nous sortir de cette mauvaise passe, nous y arrivons avec beaucoup de difficulté.

Nous emmenons mon pauvre Leroy avec nous et toute l'après-midi il agite la tête mais il est perdu. Nous couchons sur nos positions, le bilan de la journée pour la section de mitrailleuses : un tué : Leroy, deux blessés : le caporal Morin et Landry. La nuit est glaciale, nous couchons les uns sur les autres pour se tenir chaud et nous nous couvrons avec des sacs mais nous grelottons et nous ne pouvons dormir surtout que les obus tombent dans le bois. Nous avons des malheureux blessés qui blessés aux jambes ou au ventre ne peuvent pas marcher, ils sont forcés de passer la nuit avec nous car les brancardiers, ces êtres ignobles ne viennent pas chercher les blessés. Quand ils entendent un coup de fusil, ils se sauvent et le colonel nous défend de conduire les blessés disant le 89è doit mourir ici. Le matin 23 septembre, nous quittons cette position car il y a une compagnie ennemie qui veut nous tourner. Nous sommes prévenus et nous allons la prendre de flan, nous retournons dans un autre petit bois. Mes chevaux sont à l'abri et deux hommes peuvent aller un peu loin et nous faire du jus qui nous réchauffera.

On vient nous chercher, il faut que j'aïlle avec mes chevaux près des pièces. Nous nous frayons un passage dans le bois et nous arrivons. Il y a un petit fossé naturel, je fais mettre les chevaux dedans et les hommes aussi. Il était temps car les allemands nous ont repérés et avec leurs canons, ils commencent à balayer le bois. Les obus tombent près de nous et les blessés sont nombreux, presque tous mes chevaux sont couchés éventrés. Les blessés demandent du secours, le colonel, qui est avec nous ne veut pas qu'on les enlève, disant toujours le 89è doit mourir ici...

Enfin, c'est à mon tour, un obus a éclaté à un mètre devant ma tranchée, je suis retourné et recouvert de terre et je sens que mon pied est projeté par une force en l'air. Je dis à un de mes conducteurs "je suis touché cette fois !.." et je me ramasse

sur les genoux. Je regarde ma jambe et j'aperçois mon pied au bout alors je dis : " j'ai mon pied, je ne suis pas blessé ! ", mais je vois que j'ai la jambe engourdie et le sang pisse à travers mon godillot déchiré. Je me traîne comme je peux en dehors de la tranchée et je gagne le bois où les obus font rage, un de mes conducteurs me porte comme il peut jusqu'à un endroit où il me fait mon pansement, " son nom est Lesoux, le matin même je l'avais menacé de lui brûler la cervelle parce-qu'il refusait d'aller porter des munitions.", et c'est lui qui me traîne pour ne pas que je reste comme les autres blessés sur le terrain.

Nous rencontrons Lacaze, le sergent major artificier de mon bataillon, il me monte non sans peine sur son cheval et m'emmène du côté de l'ambulance. Le temps me semble long. En route, nous trouvons un sentier qui descend à pic et le cheval glisse et tombe sur le derrière et m'entraîne avec lui. Je fais des efforts pour ne pas tomber sur mon pied et cela me fait horriblement souffrir. Le sang ne cesse pas de couler et j'ai le pied gelé, enfin nous arrivons à l'ambulance de la division. Nous avons fait au moins 6 kilomètres et là, le médecin me fait mettre dans le fossé pour attendre mon tour à être emporté. Je trouve le temps long, j'ai froid et je souffre. La nuit vient, les voitures sont pleines et l'on m'emmène sur un brancard à roulettes. Tout le long du chemin, les secousses me font mal et ces lâches de brancardiers qui se disputent pour ne pas me traîner. Les coups de feu se rapprochent et j'ai peur qu'ils me laissent là pour se sauver.

Enfin nous arrivons à la gare, là je suis tranquille. L'on nous donne du thé, à minuit l'on nous monte dans le train. Nous sommes dans un train aménagé, sur des brancards, nous ne sommes pas trop mal. L'on a un infirmier dans notre wagon. C'est un brave homme, il ne sait quoi faire pour nous faire plaisir et tout le long de la route des dames de la Croix rouge nous distribuent des soupes, des gâteaux, du chocolat, des cigarettes et des braves gens qui nous donnent des fruits et du vin.

Le carnet se termine sur ces mots.

Des cartes postales-témoignages parviendront plus tard à son épouse Lucie et à sa fille, Gilberte, née en Août 1914 ; d'abord d'Aix des Bains, en convalescence, puis d'Afrique où Raoul Jacquinet fut nommé comme sergent instructeur.

En voici quelques copies, à la suite de la cartographie et de la documentation